Ruspoli Stéphane,
Le livre des théophanies d'Ibn ʿArabī. Introduction philosophique, commentaire et traduction annotée du Kitâb al-tajalliyât

Paris, Éditions du Cerf, 2000, 392 p.

M. Stéphane Ruspoli a publié, voici une vingtaine d'années, une traduction d'un chapitre des *Futūḥāt al-Makkiyya* sous le titre *L'alchimie du bonheur parfait* (Paris Berg International 1981). Dans sa recension de cet ouvrage, Michel Chodkiewicz avait émis les plus grandes réserves sur l'introduction et surtout sur la traduction (*Bulletin critique* nº 2 1985 p. 279-80). Le présent compte-rendu ne peut, hélas, que faire un constat identique. Pourtant le traducteur n'a pas ménagé sa besogne. À partir d'un texte arabe relativement court (53 p. dans l'édition de Haydarābād 1948 t. 2), S.R. fait précéder sa traduction d'une « Introduction philosophique » et la fait suivre d'une « Présentation suivie des théophanies » où il consigne les remarques que lui suggèrent le texte d'Ibn ʿArabī. La traduction (p. 105-235) est elle-même abondamment annotée, mais l'interprète ne s'en est pas tenu là. Inspiré par les *Taǧalliyāt*, il propose au lecteur six théophanies « apocryphes » de son cru. Il n'y aurait pas lieu de s'en scandaliser si la pertinence de bien des propos tenus dans l'introduction ou les commentaires ne trahissaient une grande désinvolture vis-à-vis d'un texte majeur de la spiritualité musulmane, tant par sa valeur littéraire que par son contenu, que seule une longue fréquentation de l'œuvre d'Ibn ʿArabī permet, non sans difficulté, d'approcher, ainsi que par son lien étroit avec l'histoire doctrinale du soufisme. S.R. conscient de cette importance, n'a pas ménagé sa peine pour rechercher les références nombreuses, principalement dans la littérature du soufisme, auxquelles l'étude d'un tel texte oblige de recourir. Il est vrai que le travail d'Osman Yahya lui a facilité la tâche ou aurait dû dans certains cas la lui faciliter. Ce dernier a édité les *Taǧalliyāt*, accompagnée de deux commentaires, celui du disciple direct d'Ibn ʿArabī, Ismāʿīl b. Sawdakīn, composé pour l'essentiel des commentaires de son maître et celui, beaucoup plus développé, d'un auteur anonyme – peut-être ʿAbd al-Karīm al-Ǧīlī. O. Yahya qui disposait, entre autres, d'un manuscrit autographe, a donné des *Taǧalliyāt* une édition critique très sûre, accompagnée d'une annotation érudite, publiée dans *al-Mašriq* nº 60-1 1966-1967 (reproduite en un volume, Téhéran 1988).

Voici, à titre d'exemples, quelques-uns des problèmes posés par cette traduction :

§ 1 trad. p. 108, éd. O. Yahya, Téhéran p. 146 : *al-ḥamdu li-llāh muḥakkim al-ʿaql al-rāsiḫ fī ʿālam al-barāziḫ bi-wasāṭat al-fikr al-šāmiḫ wa ḏikr al-maǧd al-bāḏiḫ maʿqil al-aʿrās maḥall wuǧūd al-anfās*...

« Louange à Dieu, le recteur de l'intellect souverain qu'il a fixé à demeure dans l'« univers des barzakhs » au moyen de la haute méditation et de la fière invocation de la gloire ; intellect qui sert de refuge aux époux spirituels et de support providentiel aux souffles des êtres ... ».

Nous proposons cette traduction qui n'est sans doute pas meilleure mais fait l'économie d'ajouts inutile :

« Louange à Dieu qui a conféré autorité à l'intellect confirmé dans l'univers des mondes intermédiaires par la médiation de la réflexion élevée et de la remémoration sublime de la gloire, refuge des épousés, lieu où les souffles viennent à l'existence ...

§ 3 trad. p. 109, O.Y. § 107 p. 148. Il est dit du « talisman » qu'il a été nommé ainsi (*ṭilasm*) « à cause de son renversement. Cela signifie que le talisman donne plein pouvoir à celui qui en est investi » (*yaʿnī anna-hu musallaṭ ʿalā mā wukkila bi-hi*), ce qu'il faut évidemment comprendre ainsi : « il lui est donné un pouvoir de contrainte sur ce qui lui a été confié ».

On peut relever aussi un certain nombre de faux sens :

§ 5 p. 112, O.Y. § 110 p. 172. *Bi-tarīq al-īmā' wa-īǧāz* est traduit : « de manière concise et rapide » , c'est-à-dire : « de façon allusive et concise ».

§ 6 p. 113 O.Y. § 11-12 p. 174-175. La traduction erronée de *ǧādda* par « excellence », alors que ce terme signifie « voie », sans doute par confusion entre les racines *ǦDD* et *ǦWD*, en dit long sur la connaissance qu'a le traducteur de la morphologie arabe. Dans le même paragraphe, il n'a pas compris non plus le sens de la prière où l'auteur demande à être affranchi « du combat contre les désirs des âmes prisonnières des corps » et non « des pièges qui font succomber les âmes demeurant prisonnières des corps ». Il est à craindre qu'il ne se soit contenté de travailler ici sur l'édition non critique de Ḥaydarābād qui donne effectivement *mukāyada* au lieu de *mukābada*.

§ 8 p. 116, O.Y. § 122 p. 183. Dans le passage suivant : « Dedans tu aperçois ce qui se trouve inscrit à ton propre degré de progression (*fī daraǧi-ka*), et ce qui demeure encore caché au champ de ton regard concernant les autres degrés [te restant à parcourir] » (*wa mā ḫubbi'a la-ka min qurrat aʿyun fī durǧi-ka*), on reste étonné que le traducteur n'ait pas saisi l'allusion à Coran 32 : 17 et n'ait pas fait la différence entre *daraǧ* et *durǧ*. L'utilisation de l'édition de O. Yahya lui aurait évité pareille confusion. Il faut donc traduire ainsi : « En lui tu apercevras ce qui a été inscrit pour toi dans ton degré et ce qui a été tenu caché pour toi dans ton coffret intérieur comme "fraîcheur des yeux" ».

§ 98 p. 179 O.Y. § 323 p. 383. Dans ce *taǧallī* où Ibn ʿArabī interroge Ḥallāǧ sur l'expression des philosophes « ô Cause des causes... » , la réponse de ce dernier : *iʿlam anna 'llāh yaḥluqu l-asbāb* ne doit pas être traduite par « Sache que Dieu a créé les causes » mais par un verbe au présent. Il ne s'agit nullement d'un détail, mais au contraire d'un point essentiel de la doctrine d'Ibn ʿArabī : la création perpétuelle. La traduction : « S'il était une cause, Il serait rattachable et s'il était rattachable on ne pourrait lui attribuer

BCAI 17 (2001) Ruspoli Stéphane : Le livre des théophanies d'Ibn ʿArabī. Introduction philosophique, commentaire et traduction annotée du Kitâb al-tajalliyât, recensé par Denis Gril
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

la perfection » n'est pas très heureuse. Pourquoi ne pas traduire simplement *irtabaṭa* par « Il serait lié ». Ḥallāǧ, prenant acte d'une réponse d'Ibn ʿArabī, confirme : « C'est ainsi qu'il faut le connaître » Il ajoute ce conseil : *fa-ṯbut* « tiens-toi y fermement ! », traduit par une simple information : « Et il approuva ». Non seulement, c'est une inexactitude, mais de plus elle rompt l'enchaînement du récit, puisque ce conseil provoque une réplique de la part d'Ibn ʿArabī. Dans la réponse de Ḥallāǧ, l'expression *fa'aḫlaftu Hārūn*, allusion à Coran 7 : 142 est rendue ainsi : « et j'ai pris la relève d'Aaron dans ma communauté », ce qui est un contresens évident. Il faut traduire : « et j'ai laissé à ma place Aaron », car Ḥallāǧ s'identifie ainsi, analogiquement, à Moïse s'isolant de son peuple pour aller à la rencontre de Dieu. Cette méprise inspire de plus à S.R. une note totalement déplacée (note 3 p. 180) qui ne pourra qu'égarer le lecteur. Curieusement, la réponse finale d'Ibn ʿArabī à Ḥallāǧ est traduite correctement en note (N° 3 p. 181), mais non dans le corps du texte, or le sens n'est pas équivoque, contrairement à ce qui est affirmé.

§ 114 p. 190 O.Y. § 356 p. 409. La traduction de ce *taǧallī* où l'auteur confronte sa conception du *tawḥīd* avec celle de Ǧunayd, commence bien. Les choses se gâtent avec cette phrase : « Le don obtenu est toujours la Divinité » (*ilḥaẓ al-ulūhiyya min hunāka*), ce qui signifie en réalité : « cherche à percevoir la divinité de là » (c'est-à-dire de ce lieu intermédiaire où le serviteur n'est ni distinct du Seigneur ni identique à Lui). D'une part le traducteur a confondu l'impératif *ilḥaẓ* et *al-ḥaẓẓ*, terme qui ne signifie pas « le don » ; il a omis d'autre part de traduire *min hunāka* qui n'avait plus de sens dans la phrase. Il n'a pas compris non plus le conseil qu'Ibn ʿArabī donne à Ǧunayd : *yā Abā l-Qāsim qayyid tawḥīda-ka wa-lā tuṭliq* puisqu'il traduit : « Ô Abû l-Qâsim, borne-toi à ton tawhîd, et ne t'affranchis pas », alors qu'il faut comprendre : « ... conditionne ton affirmation de l'unité divine et ne l'affirme pas comme absolue ». Ǧunayd prenant acte, demande : *kayfa bi-l-talāfī wa-qad ḥarağa ʿan-nā mā ḥarağa wa-nuqila mā nuqil*, traduit par « Comment s'en affranchir ? Alors sortit de nous ce qui devait sortir et fut transmis ce qui devait être transmis ». Or les deux phrases sont logiquement coordonnées : « Comment rattraper cela, alors que nous avons émis une telle parole et qu'elle a été transmise ? ». La suite n'a pas été mieux comprise : Ibn ʿArabī rassure ainsi son devancier : *lā taḫaf man taraka miṯlī baʿda-hu fa-mā fuqida* (ou : *faqada* ?) *anā l-nā'ib wa-anta aḫī* : « N'aie pas peur ! Celui qui délaisse mes semblables après cela n'est pas perdu. Je me porte garant et tu es mon frère ». L'auteur en réalité affirme ici avec force sa fonction de « substitut » du Prophète dans l'héritage de la sainteté muhammadienne, fonction qui fait de lui le frère de tous les saints à l'instar de la relation du Prophète à tous les prophètes. « N'aie pas peur, dit-il à son illustre prédécesseur, celui qui a laissé après lui un homme tel que moi n'est pas perdu ; je suis le Substitut et tu es mon frère ».

On n'en finirait pas, depuis le début de la traduction jusqu'à la fin, de relever faux sens et contresens. On s'étonne qu'avec de telles carences dans la connaissance de l'arabe on ose entreprendre la traduction d'un texte aussi difficile que les *Taǧalliyāt*. Les développements fort diserts de l'introduction, des notes de la traduction et les commentaires qui la suivent dénotent pourtant une culture certaine dans le domaine de la spiritualité islamique et de ses relations avec la spiritualité universelle. Mais que peut apporter ce renfort de connaissances, voire parfois l'élégance de la plume, si le texte lui-même est mal compris, comme c'est souvent le cas ? Cette œuvre occupe une place éminente dans l'enseignement d'Ibn ʿArabī, par sa profondeur métaphysique et par la doctrine de la sainteté qui la sous-tend. Les *Taǧalliyāt* sont en effet aux saints ce que les *Fuṣūṣ* sont aux prophètes. On ne peut certes exiger d'un traducteur de se faire l'adepte de celui qu'il traduit. On est par contre en droit d'attendre de lui qu'il s'en fasse le modeste interprète. Malheureusement, S.R. n'a été ni l'un ni l'autre. Espérons que dorénavant les Éditions du Cerf se montreront plus circonspectes.

Denis Gril
Université de Provence – IREMAM

BCAI 17 (2001) Ruspoli Stéphane : Le livre des théophanies d'Ibn ʿArabī. Introduction philosophique, commentaire et traduction annotée du Kitâb al-tajalliyât, recensé par Denis Gril
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net